

La "petite voie" d'enfance spirituelle du Père Martin

Extrait du Chapitre « pauvreté »

Aux yeux de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, la pauvreté spirituelle avait une grande importance. Aussi lui assignait-elle sa place en tout premier lieu dans le cœur des tout-petits. La nature, d'ailleurs, le veut ainsi. Même chez les riches, l'enfant ne possède rien en propre : tout appartient à ses parents, qui lui donnent eux-mêmes ce qu'il faut dans la mesure de ses besoins. À son exemple, l'âme qui entre dans la voie d'enfance spirituelle doit se regarder comme ne possédant rien en propre.

1. L'esprit de pauvreté met l'âme à l'abri de l'indigence en lui faisant tout attendre du bon Dieu

C'était, dans la pensée de notre Sainte, le moyen le plus assuré de ne jamais manquer de rien. Elle tirait son raisonnement de ce qui se passe parmi les pauvres. Même chez eux, explique-t-elle, on donne au petit enfant ce qui lui est nécessaire. Mais aussitôt qu'il a grandi, son père ne veut plus le nourrir et lui dit : « Travaille maintenant, tu peux te suffire à toi-même ! » « Eh bien ! ajoute-t-elle, c'est pour ne jamais entendre cela que je n'ai pas voulu grandir, me sentant incapable de gagner ma vie, la vie éternelle du ciel, car je n'ai jamais rien pu faire toute seule. Je suis donc toujours restée petite, n'ayant d'autre occupation que celle de cueillir les fleurs de l'amour et du sacrifice et de les offrir au bon Dieu pour son plaisir. »

On ne saurait mieux raisonner, ni plus aimablement, ni plus sagement. Tout à l'heure, l'enfant de la Providence disait à son Père céleste : « Je ne puis rien ; soyez ma force ! » Maintenant, elle ajoute : « Je n'ai rien ; soyez ma richesse ! » Comment, dès lors, un père aussi bon et aussi riche que l'est le bon Dieu pourrait-il la laisser dans le besoin, tandis que les pères de la terre, si éloignés de sa divine bonté, ont tant de plaisir à exaucer les moindres désirs de leurs petits enfants ?

Aussi bien, l'âme qui a conscience de son indigence, qui se voit sans vertu et sans courage, insuffisante à tout bien, impuissante en face du moindre sacrifice comme en face de la moindre tentation, et qui le reconnaît sincèrement, n'a qu'à se tourner, confiante, vers Celui dont la bonté supplée à tout. Un cri de son cœur, un mot de ses lèvres, un geste, un regard suffiront, la prière la plus simple étant toujours la meilleure. Et le Père, qui du haut des cieux regarde avec amour tout ce qui est humble et petit, viendra au secours de son enfant. Il en résulte que le plus sûr moyen pour celui-ci de ne jamais manquer de rien, c'est de ne posséder rien et d'attendre tout du bon Dieu.

2. Mais il faut tout attendre au jour le jour et même d'instant en instant

Un père ne donne à son enfant que ce qui lui est nécessaire ou utile au moment présent. On ne présente pas, d'ordinaire, à un tout-petit un gros pain entier, mais seulement ce qu'il en faut pour apaiser sa faim. De même, on ne le met pas en possession de toute une armoire de linge : on lui donne au jour le jour ce qui lui est nécessaire. Et c'est ainsi que fait le bon Dieu à l'égard de son petit enfant. Malheureusement, rares sont les âmes qui acceptent de ne recevoir que peu à peu et d'instant en instant les secours de leur Père céleste. Elles préféreraient être enrichies d'un seul coup. C'est qu'on aime tant à se voir avec des réserves pour l'avenir ! C'est vrai des mondains au point de vue temporel. C'est vrai d'une foule d'âmes au point de vue spirituel. « Je veux bien, dit-on, compter sur Dieu, mais je voudrais aussi pouvoir compter sur moi. Je voudrais constater mes progrès, me rendre compte du bien que je fais ; bref, me voir à la tête d'une vraie fortune spirituelle que je pourrais toucher du doigt, comme on palpe de beaux écus sonnants. Quelle assurance cela me donnerait pour l'avenir ! »

Mais non, c'est là un mauvais calcul. Ce n'est pas une telle assurance qui peut préserver d'un seul péché, ni donner la force d'accomplir le plus léger sacrifice, mais seulement la grâce de Dieu. Et Dieu n'accorde pas sa grâce à l'avance. N'appelle-t-on pas cette grâce la grâce actuelle, pour signifier qu'elle n'est donnée qu'au moment opportun ? Et il faut, il est nécessaire que le don en soit à tout instant renouvelé.

« J'ai remarqué bien des fois, a écrit sœur Thérèse, que Jésus ne veut pas me donner de provisions. Il me nourrit à chaque instant d'une nourriture toute nouvelle. Je la trouve en moi sans savoir comment elle y est. Je crois tout simplement que c'est Jésus lui-même, caché au fond de mon pauvre petit cœur, qui agit en moi d'une façon mystérieuse et m'inspire tout ce qu'il veut que je fasse au moment présent ! »

Elle disait encore : *« Estimons-nous de toutes petites âmes que le bon Dieu doit soutenir à tout instant. »*

Or, cette grâce que Dieu ne donne que peu à peu, pour mieux nous tenir dans sa dépendance et nous obliger à recourir continuellement à lui, il veut que nous la lui demandions, comme il nous l'accorde, au jour le jour. Ce n'est pas le pain de toute l'année, mais le pain de chaque jour qu'il nous a appris à implorer : *« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Ainsi pensait, ainsi priait la « petite Thérèse » :*

Que m'importe, Seigneur, si l'avenir est sombre !

Te prier pour demain, oh ! non, je ne le puis.

Conserve mon cœur pur, couvre-moi de ton ombre,

Rien que pour aujourd'hui.

3. Il faut recevoir et garder les dons de Dieu sans esprit de propriété

Cependant, ces trésors, remis aux mains de l'enfant, restent toujours les trésors du bon Dieu. Et le bon Dieu, qui en est le Maître, garde, c'est évident, le droit de les reprendre. C'est vrai des dons surnaturels tels que consolations, lumières, goûts et attraites pour les choses célestes ; c'est vrai aussi des dons naturels, tels que la santé, l'intelligence, les situations, les emplois, etc. Aussi le véritable pauvre d'esprit s'en tient-il parfaitement détaché.

« Maintenant, écrivait Thérèse vers la fin de sa vie, j'ai reçu la grâce de n'être pas plus attachée aux biens de l'esprit et du cœur qu'à ceux de la terre. »

Déjà dans l’Ancien Testament, Job avait donné un admirable exemple de ce parfait détachement, et sa parole est restée fameuse : « Dieu me les a donnés, Dieu me les a ôtés (il parlait de ses biens, de ses enfants, de sa santé), que son nom soit béni !

Non moins belle, et plus belle peut-être encore, est la prière de la « petite Thérèse » à sa Mère du ciel :
« *Tout ce qu’il m’a donné, Jésus peut le reprendre. Dis-lui de ne jamais se gêner avec moi.* »

Job acceptait avec résignation ce qu’avait ordonné la volonté divine. Sainte Thérèse de l’Enfant-Jésus va au-devant de cette adorable volonté ; non seulement elle se laissera dépouiller, mais elle ne veut pas que Jésus se gêne pour le faire. Qu’il ne consulte en cela que son divin bon plaisir. Et voici que déjà, dans l’exercice de sa pauvreté, transparait toute la délicatesse de son cœur d’enfant. Petites âmes, qui aspirez-vous aussi à la perfection de l’enfance spirituelle, laissez, à l’exemple de votre aimable modèle, laissez votre Père du ciel vous enrichir ou faire semblant de vous dépouiller tour à tour. Ne tenez à rien autant qu’à lui. Que sa volonté sainte vous soit plus chère que tous ses dons. Ainsi, vous serez véritablement pauvres d’esprit, pauvres en apparence, mais riches en réalité. Ainsi, vous imitez le tout petit enfant qui regarde avec le même amour sa mère lui mettre ou lui ôter sa robe de fête. Car ce qu’il aime en cela, ce n’est pas ce qu’on lui donne ou ce qu’on lui retire, mais la main qui le donne ou qui l’enlève : il se sent aimé. Il sent que tout est pour son bien. Et cela lui suffit.

Il faut rester pauvre toute sa vie

Sainte Thérèse de l’Enfant-Jésus nous a déjà dit, en parlant de l’humilité : « *On peut très bien rester petit même en atteignant une extrême vieillesse.* »

Elle a écrit de même au sujet de la pauvreté : « *Pour moi, si je vis jusqu’à quatre-vingts ans, je serai toujours aussi pauvre. Je ne sais pas faire d’économies : tout ce que j’ai, je le dépense aussitôt pour acheter des âmes.* »

Mais à agir ainsi, on peut se demander ce qu’au terme de la vie il restera à l’âme pour acheter le ciel. À cette objection, notre Sainte répond avec sa naïve et enfantine confiance : « *Je n’aurai pas d’œuvres à moi. Eh bien, le bon Dieu me rendra selon ses œuvres à lui.* »

C’est pourquoi, quelque étrange que cela puisse sembler à qui n’est pas entré dans cette voie d’amoureuse confiance en Dieu, elle désirait paraître devant le bon Dieu les mains vides, n’ayant pour toute richesse que l’humble acceptation de son dénuement. Ces paroles, à la vérité, appellent quelques explications.

Quand sainte Thérèse nous dit qu’elle n’aura pas d’œuvres personnelles à présenter au bon Dieu à son dernier jour et qu’elle souhaite paraître devant lui les mains vides, elle ne veut pas enseigner l’inutilité des bonnes œuvres. Ce serait complètement dénaturer sa pensée que de l’interpréter ainsi. Sa piété, nous le verrons au cours de cette étude, fut très agissante. Elle n’aurait pas voulu perdre une occasion, même minime, de pratiquer la vertu. Seulement, ce qu’elle en faisait, ce n’était pas pour mettre des mérites en réserve en vue de l’éternité ; c’était uniquement pour le bon plaisir de Jésus, à qui elle abandonnait toutes ses bonnes œuvres, à peine produites, pour « lui acheter des âmes ». Elle appelait cela jouer à la banque de l’amour. Ce n’était donc pas paresse ni insouciance de sa part, mais grande sagesse. Car lorsque l’on connaît le cœur du bon Dieu, on ne peut douter que le placement ne soit excellent. Sainte Thérèse d’Avila ne disait-elle pas que si on lui donne un maravedis, il rend aussitôt cent ducats ?

Cependant, ce n’était pas cet espoir de profit qui guidait notre Sainte. Elle avait trop de désintéressement pour en inspirer sa conduite. Mais dans sa filiale confiance, elle pensait qu’à son heure dernière, Jésus, la voyant venir à lui les mains vides, puisqu’elle lui aurait tout donné, se ferait lui-même sa sainteté et, la couvrant de ses propres mérites, la rendrait sainte pour l’éternité. Elle espérait ainsi recevoir la possession éternelle de Dieu, moins comme une récompense de ses propres œuvres, que de la bonté et de l’amour de Jésus. Et en fait de trône et de couronne, elle n’en voulait point d’autre que son Bien-Aimé lui-même.

Dès lors, elle n’avait pas besoin de se préoccuper d’amasser des richesses. Son trésor étant déjà dans le ciel aux mains de son Père céleste, il lui suffirait pour l’obtenir un jour d’imiter les petits enfants qui, assurés de l’héritage paternel, se contentent d’aimer leur tendre père et se reposent pleinement sur lui du soin de leur avenir.

Ainsi, pauvreté et humilité vont de pair et cheminent côte à côte tout le long de la petite voie. La perfection qu’on y pratique ne consiste pas à se grandir, mais à se faire toujours plus petit, non plus qu’à s’enrichir, mais à rester toujours pauvre. Et pauvre et faible, il faut accepter de l’être ; mieux encore : il faut aimer à l’être jusqu’à la mort.

5. Conséquences de ce qui précède, relativement à l’oubli des créatures et de soi-même

Elle mit donc son bonheur et sa gloire à se faire oublier. Elle alla plus loin. Elle se fit si petite à ses propres yeux qu’elle en vint elle-même à se perdre de vue. « *Je veux être oubliée, avait-elle dit, non seulement des créatures, mais aussi de moi-même, afin de n’avoir plus aucun désir, si ce n’est d’aimer le bon Dieu.* »

Ainsi, elle se réduit à rien. En quoi elle fut la fidèle imitatrice de Celui qui est venu sur la terre pour s’anéantir.

S’oublier toujours pour n’avoir plus dans l’esprit qu’une pensée, dans le cœur qu’un désir : l’amour du bon Dieu.

Nul ne peut marcher à son aise s’il est encombré de bagages. Mais celui-là court facilement qui s’est débarrassé de tout. C’est pourquoi l’humilité et la pauvreté disposent si bien une âme à marcher à la suite de Jésus, qui a tout quitté, ne gardant que sa croix pour monter au Calvaire. Et pour cette raison, sainte Thérèse de l’Enfant-Jésus pouvait chanter :

*Au cœur divin débordant de tendresse,
J’ai tout donné ! Légèrement je cours...
Je n’ai plus rien que ma seule richesse !
... Vivre d’amour !*